Document generated on 07/02/2025 3:13 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Panorama canadien
Voyage intérieur et choc culturel

Bernard Perron

Volume 9, Number 2, December 1989, February 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34227ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, B. (1989). Panorama canadien : voyage intérieur et choc culturel. *Ciné-Bulles*, *9*(2), 13–15.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Voyage intérieur et choc culturel

par Bernard Perron

Il existe un parallèle très formel entre le Festival des films du monde et un voyage autour du monde. Lorsque tu sors de chez toi le soir d'ouverture, tu n'y reviendras plus vraiment pour toute la durée du festival. En achetant ton billet, comme si tu prenais l'avion, tu choisis le type d'appareil (le film), le pilote (le réalisateur) et la destination (le pays). Tu t'assois dans un banc plus ou moins confortable de la salle. Avant le décollage, une hôtesse te souhaite la bienvenue et, à l'occasion, le pilote t'adresse quelques mots. Lorsque les lumières s'éteignent et que le moteur du projecteur est poussé au maximum, tu décolles alors pour la destination choisie. Le trajet est parfois agréable, flou ou turbulent. À la fin du film, tu en discutes comme si tu avais été à l'intérieur de l'univers du récit. Un autre billet et l'expérience recommence. Tu peux faire le tour du monde.

Étant libre d'aller où l'on veut, qui voudrait voyager dans son propre pays ? Par conséquent, peu de gens ont choisi le panorama canadien pour lieu de séjour. Cinéphiles avertis ou spectateurs infidèles, il n'y avait pas foule à la plupart des projections sises dans les petites salles du cinéma Parisien. Pourtant, les 30 films au programme offraient une grande diversité. De **Jésus de Montréal** à **Stunt People** et de **Destiny to Order** à **Off Off Off ou sur le toit de Pablo Neruda**, il y en avait pour tous les goûts.

Si les films canadiens ne semblent rien proposer d'exotique, de nouveau, cela ne veux pas nécessairement dire qu'on reste à la même place ou qu'on demeure immobile. Dans la perspective d'un article où il est laborieux de discuter de tous les films, deux grands thèmes, reliés à cette idée générale de l'ailleurs, se détachent. Le premier étant le voyage intérieur et le second, le choc de deux cultures.

Voyage intérieur

La vie, en elle-même, est une odyssée. Chacun d'entre nous chemine vers sa destinée en parcourant divers lieux et en franchissant diverses étapes. Pour certains, l'itinéraire est simple, mais pour d'autres il est juché d'embûches. On part tous un jour pour quelque part, et ce n'est pas nécessairement un lieu physique. Il y a aussi la recherche de soi-même.

Le film **The Long Road Home** de William Johnston illustre bien cette quête personnelle. Les deux personnages principaux sont tous deux hantés par leur passé ou leur futur. Le premier, Michael, est un jeune Américain venu travailler dans un camp de vacances canadien afin de réfléchir sur son avis d'enrôlement pour le Vietnam (trois films du panorama sont d'ailleurs liés directement à la guerre du Vietnam. Faut-il croire que notre tour est venu de juger cette guerre ?). Cette décision aura des répercussions sur sa vie entière. Le second protagoniste, Roland, est un jeune garçon intelligent qui n'a toujours pas accepté la mort de sa mère. C'est par l'entremise de leur relation, de leur définition de la bravoure que les conflits seront résolus. Tout en voulant aider l'autre et être aidé, chacun jouant le rôle du père, les deux personnages se découvrent eux-mêmes. Ils trouvent l'énergie nécessaire afin de faire face à leur problème. Toutefois, le bât blesse au niveau de la forme. Presque toutes les séquences débutent et sont conclues par un fondu au noir et un paysage *(establishing shot)*. Cependant, on nous a présenté une copie de travail, il faut donc espérer que certains détails soient améliorés.

Le producteur/réalisateur Kevin Sullivan présentait deux films au panorama. Coproduits avec The Disney Chanel et CBC, tout et rien pourrait être écrit sur **Looking for Miracles** et **Lantern Hill**, films du genre « gentils et touchants ». Tous les ingrédients furent mélangés avec soin dans le but de plaire au plus large public. De même, le seul fait de mentionner le nom de Disney éveille une connotation particulière. Les intrigues gravitent autour d'enfants se retrouvant dans un nouvel univers où ils découvrent des émotions et des lieux insoupçonnés. Avec **Looking for Miracles**, nous sommes en face de deux frères, Ryan (16 ans) et Sullivan (9 ans) ; étrangers l'un à l'autre par plusieurs années de séparation entraînée par la Grande Dépression des années 30. Au cours d'un séjour dans un camp de vacances, le lieu de travail de Ryan, ils feront connaissance et deviendront peu à peu, malgré plusieurs obstacles, des frères complices. **Lantern Hill** est l'histoire de Jane, une petite fille qui doit aller vivre quelque temps avec un père qu'elle ne connaît pas. Si au départ le voyage semble être pénible, il se transforme rapidement en une exploration du passé ainsi qu'une

Greg Spottiswood (Ryan) dans ***Looking for Miracles*** de Kevin Sullivan

Denis Forest et Gareth Bennet dans ***the Long Road Home*** de William Johnston

poursuite d'un bonheur souhaité. C'est au milieu d'un monde adulte hostile que Ryan, Jane et Sullivan doivent tracer leur chemin, concevoir l'amour, l'amitié et les règles gérant les relations humaines.

Lauréat du concours Premier long métrage de fiction francophone du programme français de l'Office national du film, Jean-Pierre Gariépy nous livre une oeuvre obscure. Avec **Sous les draps, les étoiles**, il nous place à la frontière de l'arrivée et du départ. Le sentiment qui enveloppe l'aventure éphémère de Sylvie et Thomas ébranle toutes les conceptions d'une rencontre. Elle part, lui revient. Elle veut quitter un quotidien blessant, il veut retrouver le refuge sécurisant du déjà-vécu. Ensemble, ils s'attirent et se repoussent. Leurs esprits cherchent des issues, des portes de sortie mais une question demeure : est-ce que partir en voyage est la solution ultime ?

Ces quatre films proposent tous cette notion de l'ailleurs. En considérant la naissance comme étant le plus grand départ que nous avons à faire, la vie est un grand voyage. Certains, comme dans **les Matins infidèles**, en reviennent beaucoup plus tard, alors que d'autres décident d'interrompre leurs vacances avant qu'elles ne soient réellement terminées.

Choc culturel

Plusieurs grandes villes occidentales ont leur Chinatown. Dès qu'on y met les pieds, on se sent dans un nouveau monde. La mentalité, l'état d'être et les coutumes sont différents. Cette observation semble peut-être anodine mais rappelle que même si deux peuples se voisinent, les cultures restent différentes. Chacune d'elles devant faire preuve d'un degré plus ou moins grand d'adaptation. Dans un monde d'immigrants et d'émigrants, le choc culturel est une constante majeure. Se retrouver dans un autre pays pour y vivre n'est pas y passer quelques jours.

À l'écoute du contexte social contemporain, trois documentaires de l'Office national du film se penchent sur la collision des cultures. Le premier est l'oeuvre d'Alanis Obomsawin. Son film **Sans adresse** traite du nombre grandissant de jeunes autochtones sans-abri à Montréal. Quittant leur réserve pleins d'espoir, ces jeunes doivent faire face à une réalité plus grande que leur rêve. Pour eux, la ville est un grand magasin, mais sans argent ils ne peuvent que regarder les vitrines. N'ayant pas été préparés à ce mode de vie, Amérindiens et Inuits se frappent aux murs froids et bétonnés des structures urbaines. Entre la nostalgie du passé et la tristesse du présent, ils s'efforcent de survivre. S'étant déniché un petit emploi, l'un d'entre eux déclare que tout va bien parce qu'il est toujours en vie. Certaines organisations offrent de l'aide, cependant la lutte demeure personnelle. Seuls ceux pouvant absorber le choc doivent espérer un avenir meilleur.

The Old Believers de John Paskievich nous met en contact avec un groupe de gens très spéciaux. Ces « vieux croyants » se considèrent comme les derniers chrétiens de la terre. D'origine russe, ils ont passé au cours des années par la Chine, le Brésil et les États-Unis avant de s'installer, de se cacher au Nord de l'Alberta. Leur style de vie, tous les gestes qu'ils posent se transforment en sacrements envers Dieu et le paradis. Les hommes portent la barbe longue à l'image de Jésus, avant de boire un verre d'alcool, un signe de croix doit en éloigner l'esprit malin, les enfants apprennent la bible par coeur et le mariage fait place à toute une série de coutumes. Il est facile d'imaginer tous les conflits qui naissent entre eux et notre société de plaisir et de consommation. (À la suite d'une visite au Edmonton Mail, ils sont persuadés que la fin du monde débutera à cet endroit précis.) Les « vieux croyants » essaient de s'isoler mais cela devient de plus en plus difficile : la loi veut que les enfants aillent à l'école et ils se trouvent alors en contact avec notre culture et doivent choisir entre la liberté du malveillant monde contemporain ou l'émancipation de la foi. Sur cette terre devenue un gigantesque marché public, il est désormais impossible de vivre secrètement.

Le dernier film de l'Office national du film est un « docu-drame » de John N. Smith, **Welcome to Canada**. Il relate l'arrivée illégale par la mer d'immigrants tamouls et l'accueil qui leur fut réservé dans un petit village de Terre-Neuve. En mariant les techniques du cinéma direct, l'improvisation d'acteurs non professionnels et le montage d'extraits documentaires, le réalisateur expose bien le choc immédiat de ce débarquement surprise. Les habitants découvrent la culture des nouveaux arrivants. Par exemple, le point rouge sur le front des femmes signifie qu'elles sont mariées alors que l'autre petit cercle sert seulement de maquillage. À l'église, les prières des deux peuples sont écoutées. Chacun de son côté, on essaie de comprendre l'autre, jusqu'au moment où les agents d'immigration viennent faire leur boulot.

Les répercussions de ce conflit moderne sont aussi étudiées par l'intermédiaire de la fiction. Izadore K.

Youssef Abed Alnour (Youssef, le père) dans ***Foreign Nights*** d'Izadore K. Mussalam

Mussalam expose, dans **Foreign Nights**, les difficultés auxquelles doivent faire face les immigrants. Ces derniers vivent entre la liberté de leurs nouveaux pays et l'attachement aux traditions des origines. Plus spécifiquement, le film raconte l'histoire d'une jeune canado-palestinienne, Leila, ne pouvant pas vivre sous le régime disciplinaire de ses parents. Le père cultive encore la morale de son pays et aimerait que sa fille fasse de même. La peur grandissante envers le sexe et la drogue le pousse à emprisonner sa fille et à se révolter devant des détails qui nous semblent insignifiants. Même si Leila est vêtue de façon normale pour son âge, cela n'est pas accepté. Dans cette optique, la jeune femme quittera la maison afin d'essayer de découvrir à quelle culture elle appartient. Tout au long du film, le mariage de musique orientale et populaire traduit bien le fracas des deux mondes. Le père, éprouvant toujours des problèmes d'adaptation, est souvent montré seul dans un plan.

Situé au coeur du Zimbabwe, **The Midday Sun** de Lulu Keating expose clairement notre équation. Maggie, une jeune Canadienne, travaille bénévolement dans une mission religieuse dirigée par un pasteur noir. La seule chose que Maggie veut éviter, c'est d'être perçue comme une étrangère. Néanmoins, elle fait tout pour le rester. En prenant une photographie avant une danse et en applaudissant lors d'une cérémonie, elle signale clairement sa position extérieure. Quand elle s'oppose au châtiment d'un villageois, elle le fait parce que cela va à l'encontre des règles de son pays. Elle garde le même style de vie alors qu'elle est dans un environnement totalement différent. Elle se rendra compte toutefois que les lois et libertés ne sont pas toutes identiques. Ce n'est qu'à la toute fin, en échangeant ses vêtements avec l'épouse de son domestique, qu'elle comprendra un peu plus l'empire colonialiste et la culture africaine.

Le simple fait de côtoyer un étranger peut être aussi enrichissant pour l'esprit que n'importe quelle expérience d'exploration.

Pour un voyage aux frontières du panorama canadien, les souvenirs et les richesses qu'on en rapporte sont quand même substantiels. Nous sommes bien partis ailleurs, physiquement et intérieurement. Le voyage vers son intérieur et le choc culturel sont deux thèmes aussi généraux que concis. En conclusion, laissez-moi souligner l'une des répliques de **Sous les draps, les étoiles** qui résume parfaitement la pensée synoptique de cet article. L'un des personnages déclare : « Le voyage, c'est toi !!! » ■